

Retour en Afrique

Dominique de Ziegler ('67)

Quarante-cinq ans ont passé depuis un premier voyage en Afrique de l'Est. C'était à Gulu, une petite ville dans le Nord de l'Ouganda, dans le district de l'Atcholi. J'y allais pour un stage d'étudiant en médecine en été 1971. Aujourd'hui, me revoici dans la région, à nouveau en Afrique de l'Est, quarante-cinq ans plus tard. Nous sommes le soir, un jour de Janvier 2015. La nuit est tombée d'un coup, car c'est toujours comme ça que la nuit tombe dans cette région du monde. Au soir venu, le ciel a tout juste le temps de rougir un peu que le voilà parti s'enfourer derrière la ligne d'horizon vert sombre que forment les arbres exubérants d'Afrique. Alors vient une nuit qui durera 12 heures. Il reste de cette journée qui vient de passer une chaleur lente et un peu moite qui traîne encore, à peine brassée par la brise légère, intermittente. Je suis dans le parc d'un domaine près de Nairobi. L'endroit est constitué de bâtiments bas – un, parfois deux étages – éparpillés dans un vaste parc arborisé de façon méticuleuse. Les allées que nous suivons font de larges courbes pour rejoindre les pavillons de cet *Hôtel-and-Resort*. C'est là que se tient la réunion médicale à laquelle on m'a convié de parler. Je ressens une flaveur Anglaise qui



remonte d'un hier colonial qui habite encore tranquillement ces lieux. L'éclairage de part et d'autre des allées est au ras du sol. Il radie une lumière qui fuse vers le haut et dessine des silhouettes extraordinaires autour des arbres dont on ne découvre vraiment que le bas. La conférence que je vais donner tourne comme toujours autour des mêmes sujets, « mes sujets ». Ce sont des histoires

d'hormones qu'il faut donner et qu'il faut prendre pour faire venir ce qui parfois ne vient pas tout seul, la grossesse et le bébé convoité. Bref, ce sont des choses de la vie qui normalement vont de soi mais qui parfois deviennent les affaires de la médecine. Je vais parler à un auditoire de médecins Kenyans et Tanzaniens venus exprès. Il est sept heures du soir, ou peut-être un peu plus. Je ne sais si la conférence sera avant ou après le dîner, mais peu importe, je ferai comme on me dira. L'air qui baigne le parc ou nous marchons est épais. La chaleur du jour tarde à partir, un peu comme une eau stagnante sur une terre déjà bien trop gorgée. Mes hôtes me dirigent vers le pavillon central où se tient la conférence.

La nuit Africaine qui arrive ressuscite en moi le souvenir d'un hier, je veux dire d'un avant-hier, qui date de quand je venais pour la première fois au Kenya et en Uganda. C'était quand je commençais mes études de médecine. Le temps d'un instant ce passé devient presque palpable et se fond au présent. Je revois la gare de Nairobi grouillante de monde toute occupée à attendre un train qui n'est pas encore là, mais qui devrait partir bientôt. La gare est partagée en deux. D'un côté, il y a un secteur là-bas à gauche qui est réservé aux « classes supérieures » comme indique un panneau ostensible. Il y a des petits groupes qui s'affèrent dans ce coin réservé de la gare. Hommes et femmes – des indiens surtout, des Sikhs en turbans – vont tranquillement. Certains se dirigent vers une salle d'attente fermée. D'autres se tiennent simplement là, immobile ou occupé à marcher un peu. Des porteurs aident les familles. Les vendeurs ambulants offrent boissons et gourmandises. De l'autre cote de la gare – là où je suis – la foule y est au contraire Africaine et grouillante. Le panneau indique ici « classe inferieure », formulé au singulier pour éviter tout équivoque. Les enfants sont partout, de tous âges et en groupes beaucoup plus désordonnés que là-bas. Les femmes ont des habits de couleur vive,



certaines portent leurs bagages sur la tête. Cette foule ci est bien plus bruyante que l'autre qui attend là-bas. Et moi, j'attends avec les bruyants. Je voyage en 3^e classe dans ce train en partance vers l'Ouganda, mais qui n'est pas encore là. Nous allons travailler à l'hôpital de Gulu. « Il y a une très grosse activité » avait dit Serge, mon ami de médecine à Genève qui est avec moi. Serge

connaissait les médecins chef, un Italien et sa femme Canadienne, des missionnaires catholiques laïcs. Je me revoyais hier à la gare de Nairobi, tout à la fois occupé à attendre ce train en partance vers l'Ouganda et à m'apprêter à commencer la médecine pratique, celle qui voit et touche des patients. Trois ans après avoir débuté médecine sur un coup de tête, voilà que la médecine allait devenir une réalité pratique et que maintenant c'était elle qui venait à moi et c'était ici que tout cela se passait, ici en Afrique de l'Est.

Nous sommes entrés dans la salle de conférence qui est au premier étage du plus central des bâtiments de ce "resort". Les organisateurs m'aident à installer l'indispensable « Power Point ». On parle à l'emporte-pièce. Tous les participants à la conférence ne sont pas encore là. L'un des hôtes, un médecin venu de Mombassa pour la conférence, est particulièrement avenant. C'est un Indien. Il me lance « On m'a dit que vous êtes déjà venus en Afrique de l'Est. Quand était-ce au juste » ? Je raconte. « C'était pendant mes études de médecine que je faisais en Suisse ; c'était pour stage à l'hôpital de Gulu dans le Nord Ouganda. J'étais là avec un ami venu de Suisse

lui aussi. Après le stage, j'ai voyagé en Afrique en auto-stop ; J'ai fait un grand tour dans toute l'Afrique équatoriale en descendant notamment, le fleuve Congo sur des barges. » Le temps a passé, pensais-je en silence. Mon interlocuteur qui n'était pas né à l'époque des faits semble impressionné. Il ajoute laconique, « le train ne fonctionne plus en Afrique de l'Est, plus depuis longtemps ». Et devant tant de souvenirs revenant pêle-mêle, je réalisais que c'était ici en Afrique de l'Est que la médecine avait réellement commencé pour moi, la médecine réelle, celle des patients. La vie professionnelle qui avait commencé ici était aujourd'hui, quarante-cinq ans plus tard, au bord de s'achever ou presque.

Les souvenirs d'Afrique avaient resurgi au moins une fois déjà depuis mes aventures exotiques de l'été 1971. C'était à Ketchikan en Alaska du Sud Est, cette partie de l'Alaska qui descend comme une langue de terre le long du Canada ; C'est là-bas – parti en vadrouille, alors que ma vie était Californienne – que je faisais en 1984 une promesse à ma fille Aline âgée de 9 ans. « Quand tu seras grande, nous retournerons en Afrique de l'Est ou j'avais été comme étudiant en médecine et nous escaladerons le Kilimandjaro. » La promesse était lancée comme ça, à l'emporte-pièce, alors que nous regardions un ours brun – un *black bear* comme on dit en Américain – juché sur un rocher au milieu d'une rivière bouillonnante de fracas et d'écume, afféré à choper à la volée des saumons sautant dans les rapides pour remonter le courant du fleuve et aller frayer là où l'élan de la vie-à-perpétuer les pousse. Encore un qui ne déposera pas sa semence pour l'éternité des saumons et au lieu d'un tel dessein, servira tout juste de gourmandise supplémentaire à cet ours glouton, déjà bien repu de beaucoup d'autres saumons courageux. La promesse faite à l'enfant semblait parfaitement gratuite. Pas sollicitée, c'était une promesse qui ne servait pas non plus à excuser un refus à une demande quelconque ou à me faire pardonner de quelque manière que ce soit. Mais la promesse gratuite en apparence était-elle si totalement désintéressée pour autant ? Ne servait-elle pas plutôt à prendre ma fille en otage d'un vœu qu'en fait, je formulais à moi-même. C'était comme pour m'assurer devant témoin que je serai maintenant obligé de tenir cet engagement purement personnel, monter au sommet du Kilimandjaro.

Les médecins Kenyans ont été intéressés par la conférence. J'ai été un peu cabot, comme il faut, comme je le suis toujours un peu, pour agrémenter les données hormonales de blagues et d'exemples, bref pour plaire, pas trop, juste ce qu'il faut. A la fin, il y a eu beaucoup de questions, ce qui est toujours un signe d'intérêt. Et c'est alors, alors que je répondais aux questions, qu'un bip électronique retentit dans le fond de ma poche indiquant que je viens de recevoir un SMS. Tout le monde a entendu ce détail de ma vie personnelle. Impudique, je regarde mon iPhone que j'ai pris dans le creux de la main et, sans me cacher, pausant un instant, j'avoue à mon auditoire : « c'est ma fille Aline qui vient d'arriver ; nous allons passer quelques jours ensemble en Tanzanie ».

La conférence terminée nous rentrons à l'hôtel, où Aline m'attend. Ensuite, tout s'enchaîne. A huit heures du matin, une voiture nous emmène à l'aéroport de Nairobi. De là, c'est un court vol vers « Kilimandjaro Airport ». Une frontière et presque un refus d'entrer pour cause de certificat de vaccination manquant. Par chance, ma négligence passe cette fois encore. L'employée Tanzanienne tamponne mon passeport en fermant volontairement les yeux. Très vite nous sommes à l'hôtel qui sert de camp-de-base pour préparer l'ascension. C'est une sorte

d'hôtel des voyageurs pour aventuriers en partance. Par petits groupes de toutes nationalités, des jeunes et des moins jeunes, passent la nuit d'avant ou d'après la grande randonnée, que ce soit le safari de rêve, ou d'autres méga aventures. Pour nous, ce sera le Kili. Nous sommes en Janvier. Il fait chaud, mais modérément. Le Kilimandjaro est là. On le voit du jardin de l'hôtel, enserré de quelques nuages floconneux qui se sont concentrés à mi-hauteur. C'est la saison sèche, le temps idéal pour faire l'ascension. Nous regardons la montagne, un peu perplexe et inquiet à la fois, alors que le jour tombe comme toujours, d'un coup.

Au matin du 1^{er} jour, le chemin monte dans une forêt dense. Les arbres couverts de mousse au reflet bleu clair prennent des formes fantastiques. L'air est humide, mais il ne pleut pas. Nous sommes partis sur un chemin qui serpente dans une forêt verte et dense. Il y a des singes et des perroquets. C'est l'Afrique. La conversation va bon



train, le corps s'échauffe, le cœur ronronne. Un groupe redescend en sautillant joyeux. Ils reviennent du sommet. « *How was it ?* » lâchais-je. « *Great, just great !* » dit le premier d'un ton arborant fort un bonheur intense, presque enfantin. Nous dormons à Mandara Hut, altitude 2.720 mètres.

Le 2^e jour commence en grande classe. Notre *butler* et cuisinier à la fois arrive au petit matin. Il frappe à la porte de notre Hut. Cérémonieusement, il dépose deux bassines d'eau chaude qu'il

place sur les marches de la cabane pour nous permettre de procéder à un nettoyage qui même succinct prend une grande valeur symbolique. L'Angleterre est encore là, pensais-je. L'air du matin parfaitement transparent laisse voir là-bas le sommet qui nous attend. Les nuages de chaleur qui se forment pendant la journée et s'accrochent à la montagne en montant lentement par poussées spiralées ne sont pas encore là. Le petit déjeuner est servi dans une salle à manger collective. Notre



table est identifiée par une nappe de couleur qui va nous accompagner pendant tout l'ascension. C'est, nous le découvrons, la nappe de notre groupe que nous formons Aline et moi. Le guide

« Photo » nous a rejoint et s'assied avec nous. Il veille à ce que nous mangions avec appétit, comme il le fera tout au long de l'ascension. La perte d'appétit étant un signe avant-coureur du mal des montagnes, il est vigilant. « Je veux être sûr que tout va bien » dit-il avec une autorité affable. « Photo » veille sur nous.

Aline me raconte sa famille. Les trois enfants à qui elle a parlé du voyage en Afrique et de la promesse faite en Alaska aussi, le tout mêlé. La journée d'hier a été bien facile, pensais-je. La



légèreté de nos propos le dit, même si par modestie ou pour ne pas conjurer le sort qui nous attend avec le sommet qui reste à faire dans quatre jours nous évitons de le proclamer ouvertement, « c'est facile ». Si cela reste ainsi, alors ça ira, pense-t-on simplement tous les deux. Ces pensées rassurantes rencontrent pourtant les images que la montagne nous montre où on la voit se resserrer vers un

sommet dessiné comme un entonnoir renversé à l'envers. La montagne qui est là nous dit que les jours qui vont suivre seront différents. Et, il y aura aussi l'altitude à gérer. Les souvenir de géographie reviennent, le Kili est à près de 6,000 mètres. Mais bah, nous verrons bien assez tôt. Mieux vaut se taire et continuer. Lancé sur le chemin, l'évidence perçue la veille à l'arrivée le



soir au camp de Mandara s'impose. Le paysage a changé. Les arbres d'hier se sont fait buissons épais et gras, mais bas. La vue s'ouvre et se dégage sur une plaine qui est comme un décor deviné à travers un écran d'humidité. Le sol semble fumer un peu, laissant fuir vers le haut comme un voile diaphane. Et alors que la matinée avance, des nuages se forment comme des fumées vaporeuses et

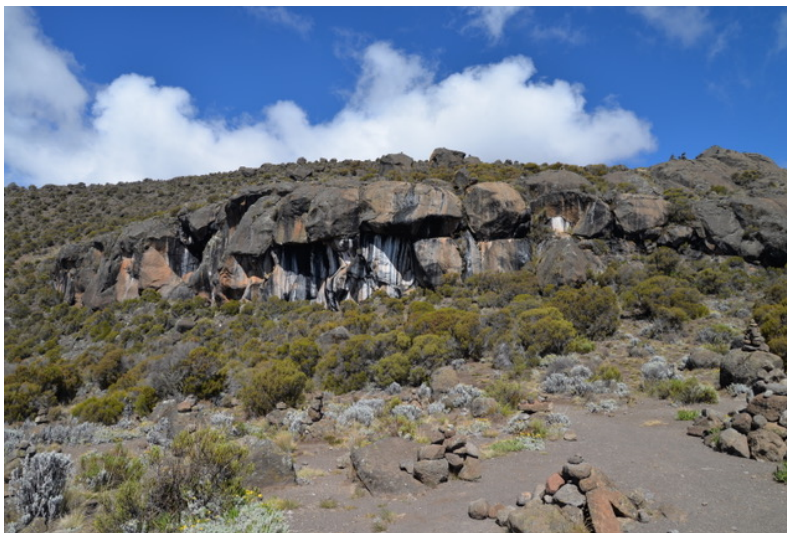
blanches qui nous enveloppent tout entier par instants et qui filent ensuite vers le haut en léchant la montagne, pour s'évaporer plus tard tout à fait.

« Photo » a choisi un recoin du chemin qui s'étend vers le vide presque comme un balcon, pour nous proposer ce nous arrêter et déjeuner. Les victuailles sont dans les sacs avec les réserves d'eau que Photo nous force de boire. « *Hydration prevents mountain sickness* » dit-il, un peu autoritaire, mais affable. Nous sommes tous les deux posés sur des pierres rondes. Les sandwiches sont engloutis et l'eau bue, Aline me reparle des enfants.

Le chemin reprend, le pas est régulier et le sac bien calé sur les reins. Nous continuons ainsi toute l'après-midi, marchant tantôt à flanc de montagne, tantôt sur la crête d'une butte qui pointe vers le sommet. Le temps est ainsi bercé par les pas, tantôt dans une rêverie silencieuse, tantôt pris dans une conversation entre le père et la fille que la marche rythme avec douceur. A un détour du chemin, « Photo » nous montre des antennes radio.



« C'est là que nous nous arrêtons et dormons ce soir ; les Huts sont derrière le contour du chemin » dit-il alors que nous sommes à nouveau tentés de penser, mais ne le disons pas, « ce n'était donc que cela ». Le ciel à la fin du jour s'est dégagé tout à fait, révélant à nouveau, mais de plus près cette fois, la forme de la montagne qui s'étire vers le haut comme un entonnoir inversé. La silhouette de la montée finale vers le sommet du Kilimandjaro nous impose une modestie silencieuse face à ce que qui nous attend. Le camp Horombo est fait de petites Huts aux toits pointus. Des oiseaux noirs – des sortes de corbeaux – sont perchés sur certains de ces



toits. Un panneau à côté du réfectoire indique Horombo Camp, 3.720 metres. « Photos » nous informe que le diner sera servi dans une heure. A la fin du repas, « Photo » qui a à nouveau veillé sur notre appétit nous fait notre briefing pour demain.

Le 3^e jour est une journée d'acclimatation à l'altitude. Nous dormons donc deux nuits dans notre Hut de Horombo Camp. « Nous partirons après le petit déjeuner pour une

excursion sur un chemin qui file de côté par rapport à la voie principale » avait dit « Photo » à notre briefing d’hier soir. Nous irons ainsi jusqu’à un point de vue – Zebra Point – qui est à 4.300 mètres d’altitude environs ; puis nous reviendrons tranquillement. Le sac sera léger. Juste pour la journée. « Mettons tout dans le mien » dis-je à Aline. La randonnée est facile. A un moment je m’offre même le luxe de courir, juste pour voir ce que ça fait de courir à cette altitude. Nous prenons confiance Aline et moi et pourtant la montagne arbore toujours cette forme qui rappelle que ce qui est vraiment sérieux reste à venir. Avec la nuit, le ciel s’est fait transparent tout à fait. A l’altitude s’ajoute le froid. L’air qui a perdu toute l’humidité d’hier laisse voir le fabuleux spectacle des lumières de la ville de Moshi qui s’entendent dans la plaine, irréal tant la clarté est intense. L’air qui est frais devient piquant à force contempler. Il va geler cette nuit pensais-je. Nous entrons dans la Hut et glissons dans les sacs « haute altitude » loués à Moschi.

Après le stage d’étudiant en médecine à Gulu, j’ai voyagé en Afrique et finalement, traversant la Tanzanie en venant du lac Tanganyika, je m’étais retrouvé au pied du Kilimandjaro. Le temps me manquait alors et l’argent aussi, de sorte que l’ascension du « Kili » n’était pas possible. Le Kilimandjaro avait pourtant exercé sur moi cette attraction subite et tenace qui enserre le désir et ne le lâche plus. Je reviendrai, et j’irai un jour voir le toit de l’Afrique, là au milieu de la savane immense. La promesse faite à moi-même avait quelques années plus tard, un jour en Alaska, pris ma fille en otage, comme pour être le gage qui m’obligerait à la tenir. Nous irons toucher les



neiges du Kilimandjaro. Et pour la promesse, nous y étions aujourd’hui ; nous y étions, lancés dans l’ascension, l’otage et moi-même ensemble. Le sommet du Kili c’était pour après-demain.

Au 4^e jour nous reprenons la vraie ascension. Peu après le départ nous laissons le chemin qui file à droite vers Zebra Point pour prendre tout droit, vers

le haut. La promesse est en train d’être tenue, trente ans plus tard. Aline a 39 ans, moi un peu plus ; et pour la promesse, c’était en fait maintenant ou jamais. L’invitation à la conférence de Nairobi était l’étincelle déclenchante. Avant de partir et après avoir vérifié que nous mangions bien, « Photo » avait revu le briefing de la journée. Nous irons jusqu’à Kibo Hut, la dernière étape avant le sommet que nous attaquerons demain ou plutôt, cette nuit. Il n’y a plus d’arbre, la végétation est rase, le paysage devient lunaire, c’est le début de l’altitude. Nous reprenons l’ascension d’un pas allègre. Nous nous sentons tous les deux étonnamment bien ; sans doute l’effet euphorisant de l’altitude. Photo veille à ce que nous buvions suffisamment. La montagne est devant nous, ne montrant plus maintenant que son extrémité en entonnoir, là droit devant

nous, debout comme un mur. Le cœur ronronne, le corps fonce, l'euphorie nous porte. Nous franchissons toutes les étapes avant les heures de passage annoncées. Le dernier camp – Kibo, 4,720 mètres – est en vue au pied de là où la montagne devient ce mur sombre que nous attendons et qui nous attend. Quelques nuages fins, vaporeux et blancs passent rapidement en rasant la surface de la montagne poussés par un vent qui devient froid. Nous fermons les anoraks. La montagne est là. En arrivant à Kibo Hut, on s'installe dans un dortoir où il y a 6 ou 8 lits. « Photo » nous annonce la suite. Diner à 5h du soir puis dodo et réveil à 23h pour déjeuner et, après, ... départ. C'est l'épreuve attendue et crainte à la fois, le sommet. Le sommeil est difficile. Le dortoir est partagé avec deux anglaises et un Norvégien. Les Anglaises sont discrètes et le Norvégien volubile. Il casse les pieds avec des conseils stupides qu'il profère à tout va. On apprendra ensuite qu'il devra être descendu sur une civière d'urgence – sorte de brancard monté sur une roue de bicyclette unique avec de longues poignées que nous avons vu à l'extérieur de Kibo Hut – pour « mal des montagne aigu ». A 23h, c'est l'appel. Nous ne dormions plus Aline et moi depuis un moment, mais maintenant c'est le réveil pour de bon, c'est le réveil debout. A l'extérieur un vent terrible s'est levé, un vent qui siffle avec une violence folle en passant autour de Kibo Hut. Il va faire froid, très froid. Photo nous l'avait dit, mais maintenant c'est le vent qui est là et qui nous le rappelle. Il fait beau, le ciel est clair. Nous sommes chanceux ; mais avec le beau temps vient aussi le froid intense et un vent à décorner les bœufs. Nous mettons tous les habits que nous avons. Le repas est difficile. « Vous n'avez pas faim » dit « Photo » observateur et anxieux. « Si, si, mais c'est juste l'heure, ce n'est pas l'heure de manger ».



En sortant, le vent est aussi terrible que les sifflements le laissent prévoir. Photo passe devant, il avance en faisant des pas si courts qu'il pose son pied juste à l'extrémité de l'autre. « *We're going in low gear* », pensais-je. La nuit laisse voir la plaine qui brille de lumières en bas, mais vers le haut, là où nous allons, la nuit est impénétrable hors du faisceau de nos lampes frontales. Nous marchons

dans le noir, ou plutôt nous montons dans le noir tant le chemin est devenu raide. Nous avons rencontré et nous sommes mêlés à un petit groupe dans la nuit. Ce sont des étudiants Tanzaniens, ils sont une dizaine qui font l'ascension de leur montagne nationale. Nous marchons bientôt parmi eux. Nos frontales dansent dans la nuit et nos faisceaux se croisent avec les leurs. La nuit qui nous enveloppe ne fait que commencer. « *The night is young* », la montée sera longue.

« *I work for the Tanzanian government* ». L'homme qui me parlait et tenait ces propos était mince, grand, le teint clair, avec des cheveux fins et tout blanc. A l'accent, il était de toute

évidence Anglais. Il avait je ne sais trop quel âge, et inspirait une très grande dignité. J'avais 23 ans, lui beaucoup plus. Je revenais de traverser l'Afrique équatoriale, et des rives du lac Tanganyika, toute la Tanzanie en train. Nous étions dans un café à Moschi, au pied du Kilimandjaro et parlions comme si la différence d'âge n'était pas une entrave. L'homme évoquait l'avant, le temps de la période coloniale. A l'indépendance dit-il, « j'ai décidé de rester et d'aider ce pays et son président, le Docteur Nyerere. » « Il a de grands projets et je veux en faire partie. » « Avez-vous entendu parler de la déclaration d'Arusha ? » dit-il. « Non » avouais-je. L'homme me raconte. Il y a 4 ans, en 1967, le Président Julius Nyerere a formulé son projet de société, de révolution socialiste Africaine, « l'Ujamaa » ou fraternité Africaine. Un projet, non le profit immédiat mais plutôt, pour l'autosuffisance. « La Déclaration d'Arusha jette les bases de l'Afrique nouvelle » avait dit l'homme passionné aux cheveux blancs qui avait fait le choix de rester et de travailler pour le gouvernement Tanzanien. J'ai souvent repensé avec une fascination intérieure énergique et romantique à la fois à cet engagement pour un avenir meilleur qui est à construire ici par une politique qui prépare un demain palpable. Ce souvenir est revenu plusieurs fois en générant une fascination intérieure pour l'engagement politique. Mais, la médecine m'a trop occupé, trop distrait, trop pollué avec des préoccupations personnelles et m'a laissé trop souvent égaré. Les souvenirs de cette rencontre à Moshi sont venus et revenus et, le temps a passé. La déclaration d'Arusha n'est plus connue que des érudits de l'Afrique. Elle date de 1967 tout comme notre bac et depuis, 50 ans ont passé. L'Afrique est devenue autocratique et nous aussi sans doute.

Il doit être quatre heures du matin, pensais-je. Le froid pique et frappe par rafales, mais les habits résistent. Par une contorsion du poignet, je déterre ma montre d'entre gant et anorak. J'espère intensément qu'il soit plus tard, mais il n'est en fait que trois heures moins cinq. Il ne fera pas jour avant six heures, au moins. La fatigue entre en moi et me pénètre de l'intérieur. Aline est quelques pas derrière. « Photo » ouvre la marche et Adam, l'assistant guide, est derrière Aline. Nous marchons en silence. Certains des étudiants tanzaniens que nous avons dépassés



repassent maintenant devant nous. La nuit est longue. La pente s'est faite très ardue. Ce sont maintenant de gros blocs de cailloux qu'il faut escalader en s'aidant des bâtons et parfois en s'appuyant du genou. Je lève les yeux et vois des lumières dans le ciel droit au-dessus de nous. « Des hélicoptères, ici la nuit ? » Juste le temps d'une vision, comme lorsqu'on sort d'un rêve

encore tout émoustillé par des images fantastiques pour finalement atterrir et voir que ces lueurs

dans le ciel ne sont que les étudiants Tanzanien qui grimpent devant nous, mais ils sont droit au-dessus de nous tant la pente est raide. Je ne dis rien à Aline mais apprend plus tard – longtemps après être redescendu – qu’elle a fait la même confusion. La nuit s’acharne, résiste et dure. Mais imperceptiblement d’abord puis tout d’un coup ensuite une étape intérieure est franchie pour Aline et pour moi en même temps. La nuit va finir et nous serons au sommet pour le lever du soleil. Les blocs à escalader sont de plus en plus gros et il y même un peu de neige, mais nous arriverons.

La nuit dont tout à l’heure on pensait qu’elle ne finirait jamais est maintenant vaincue. Gilman’s Point, le sommet du cratère, est maintenant devant nous et à gauche, se dessine l’ombre bleue du glacier, Les Neiges du Kilimandjaro. On boit, on croque l’Ovomaltine et on rit, même s’il reste encore deux bonnes heures de marches – mais en pente douce maintenant – jusqu’au sommet final, Uhuru Peak, 5,895 mètres. Il fait beau à perte de vue, du Caire à Cap Town. Le vent souffle en rafales glacées, mais qu’importe maintenant. Les neiges du Kilimandjaro ou ce qu’il en reste sont là devant nous, à notre gauche. Le soleil est levé.

